

eux. Bien nous en prit de ne pas leur demander plus, car nous les eussions promptement trouvés à bout de ressources. Les pauvres jeunes gens n'avaient pas même de quoi souper. Nous fîmes leur Providence de ce soir et du lendemain.

Quinze milles à faire le jour suivant pour arriver au deuxième campement. Il n'y a pas lieu de s'endormir en route, le chemin est beau, nous filons, le soulier sur la croûte !

Nous dînons à huit milles de là, près du lac à l'Épaulé, à la *Boulangerie* ; nous arrivons tard, à sept heures du soir, au lac Desroches, où nous campons.

Le lendemain, de bonne heure sur pied, avec un beau soleil là-haut, nous parcourons lentement les douze milles qui nous séparent de la cabane du père Thomas Sioui, bâtie sur les rives du *Lac-des-Neiges*, le but de notre excursion.

A. N. MONTPETIT.

(A continuer)

CHRONIQUE DES DAMES

Chaque fois que j'ouvre un de nos journaux, que je coure des yeux à travers ses colonnes, je ne le replie jamais sans éprouver une impression pénible, un désappointement. Qu'y a-t-il, me dis-je, dans tous ces articles qui puisse nous intéresser, nous autres femmes, qui soit écrit à notre point de vue, qui s'adresse à nous spécialement ?

A part le feuilleton, plus ou moins fade, reproduit des littératures étrangères, quel aliment intellectuel pouvons-nous y trouver ? A voir la manière d'écrire des rédacteurs, on dirait qu'ils ne songent jamais que nous sommes la moitié de la population, et qu'avec nos enfants, nous en formons plus que les trois-quarts.

Je suis de celles qui croient que les hommes doivent compter avec nous. Ils prétendent avoir de la déférence pour les femmes, j'en cherche en vain dans les journaux.

Tout y est écrit par des hommes, pour des hommes, au point de vue des hommes. L'ennuyeuse politique, l'éternelle politique tient toujours le haut du pavé ; et encore si c'était pour traiter sérieusement les questions. Mais, non : elles ne servent la plupart du temps que de prétexte ou de thème pour envelopper les adversaires dans un réseau d'injures.

Parfois je souhaiterais d'être Chinoise. Savez-vous pourquoi ? C'est que le peuple chinois est le peuple du monde qui raisonne le mieux sur la politique, parce qu'il n'en raisonne pas du tout ; il n'en dit mot, et il a raison. Si vous voulez savoir son motif, faites comme moi : cherchez-le.

Les journaux me font l'effet d'une salle publique, je me trompe, d'une tabagie où l'on discute, s'anime, se fâche, et trop souvent où l'on se menace et s'injurie. Le moyen, pour une dame, de circuler à travers ces groupes où l'on trépigne, se bouscule, où l'on se voit à peine à travers la fumée, la poussière. A chaque mouvement, vous pouvez craindre que votre voisin vous heurte ou pour le moins gêne la fraîcheur de votre toilette.

Je fais une exception en faveur de *L'Opinion Publique*, non pas toutefois sans faire quelque réserve. Je voudrais pouvoir dire : c'est une jolie femme. Malheureusement, ce n'est qu'un homme... endimanché, si vous le voulez, bien coiffé, bien ganté, bien ciré, avec pantalon frais, habit et cravate irréprochables, parlant le langage de la bonne compagnie, mais un peu raide, parfois gauche dans ses manières.

Un œil exercé découvre qu'il n'a pas assez fréquenté les salons, la société des femmes. Ce causeur habile, intéressant, quelquefois même savant, est d'ordinaire trop grave, trop sentencieux. On voudrait voir chez lui la gaieté française, la saillie gauloise : on regrette d'entrevoir plutôt la morgue britannique.

Il a toutes les qualités, si cela vous fait plaisir, hormis l'esprit. Cet esprit, il le trouverait dans la compagnie des dames. Car, messieurs, tenez-vous-le pour dit : le meilleur esprit des hommes est celui de leur femme.

N'oubliez pas qu'avant d'être inspiratrice, la muse est une femme.

Au reste, le défaut que je reproche à *L'Opinion Publique* est celui de tous ses confrères de la presse quotidienne, hebdomadaire, mensuelle.

Connaissez-vous quelque chose de plus lourd que la *Revue Canadienne* ?

L'Opinion Publique donnait, l'autre jour, une gravure du pont projeté qui doit faire concurrence avec le pont Victoria. Le jour où l'on voudra l'éprouver, qu'on fasse avancer un train de chemin de fer, qu'on le charge d'un numéro de la *Revue Canadienne* ; si le pont résiste, j'en réponds pour cent ans. Soit dit sans malice pour cette bonne *Revue*.

On reproche aux femmes canadiennes, en général, de ne pas savoir tenir un salon, de ne sortir guère du cercle des commérages et du chiffon, en un mot, d'avoir du caquetage et peu de conversation.

Mais où en prendraient-elles ?

Au sortir du pensionnat, une jeune fille qui a aimé la lecture sait à peu près par cœur la bibliothèque de Tours. Innocentes lectures ; plus innocents auteurs, mais pas du tout malins, vous le savez : livres pieux, moraux, soit ; mais amusants... ?

La seule lecture qu'elle ait habituellement sous la main est celle du journal qui imprime tout ce qu'elle ne doit pas lire : politique, chemins de fer, agriculture, chiffres, commerce, statistiques, banques ; que sais-je, moi ? Tout ce qu'il y a de plus positif, de plus réel, de plus aplatisant.

L'imagination d'une femme a des ailes. Il lui faut de l'air, de l'espace, de la lumière. Elle veut chanter, voltiger parmi les rayons et les fleurs : on l'enferme dans une cage.

Les niais passent, regardent et disent : Tiens, c'est singulier. Voilà un oiseau qui ne vole pas !

L'homme pense par la tête, la femme par le cœur. L'homme raisonne, la femme se dévoue. Il lui faut l'idéal, le rêve, le sentiment, c'est dans sa nature ; elle en a besoin comme la fleur de rosée et de soleil. Privée de cette atmosphère, elle s'étiole, languit et meurt.

Dans votre air chargé de la fumée des locomotives, des manufactures, des *steamboats*, nous étouffons. Laissez-nous respirer, laissez-nous chauffer nos esprits et nos cœurs à la flamme de l'intelligence, nous épanouir aux rayons de la pensée, de la pensée qui nous convient, de la pensée féminine, aimante, poétique.

Alors vous verrez s'ouvrir le calice de nos âmes. Eblouissantes et pures, souriantes et à demi penchées sur notre tige, une gouttelette de rosée pour diadème, nous aurons un éclat, des parfums qui vous raviront, qui vous enivreront.

Au nom des femmes, je réclame un petit espace dans *L'Opinion Publique*. Son nouveau rédacteur, M. Desbarats, est, me dit-on, l'homme le plus poli de Montréal. A qui puis-je mieux m'adresser ?

Mon rêve serait d'ouvrir chez lui un salon pour les dames, un salon élégant, animé, coquet, spirituel. Ce boudoir serait meublé, arrangé, décoré par nos mains, exclusivement réservé à nos réunions. J'y voudrais des balcons aux fenêtres donnant sur le jardin où fleuriraient les lilas, où gazouilleraient les oiseaux.

Il y aurait des fresques au plafond, sur les murs de belles peintures copiées d'après les grands maîtres ; des statuettes, des vases d'albâtre, de fines porcelaines de Saxe sur le marbre des cheminées, des livres un peu partout. Tout cela serait éclairé par une lumière discrète, filtrant à travers des rideaux du meilleur goût.

Dans cet intérieur calme, retiré, où ne monte aucun bruit de la rue, ouvert à toutes les femmes d'esprit, les hommes seraient exclus ; tout au plus admis en passant sur le balcon, d'où ils pourraient suivre, en fumant de fins cigares, quelques bribes de la conversation.

On y parlerait de tout entre deux points d'aiguille ou de broderie : des nouvelles du jour et de chiffon, de livres et de modes, même du prochain, ce cher prochain que nous aimons tant ! Nous nous

garderions bien de l'égratigner, car nous ne sommes point dévotes.

Le mot y serait léger comme une sylphide, gai comme l'alouette, rêveur comme une naïade.

C'est là mon rêve. Il est plus facile à dire qu'à réaliser.

Pourtant, je voudrais en faire l'essai. Je suis certaine de ne pas réussir, qu'importe ! J'aurai du moins le mérite de l'avoir tenté, c'est déjà quelque chose. Et qui sait si ma tentative n'ira pas réveiller quelque part le talent qui sommeille, la verve qui s'ignore et qu'attend le succès que je n'aurai pas !

Une pensée m'encourage ; la voici : quoi que j'écrive, ennuyeux ou amusant, je suis sûre que ce sera du nouveau. Songez-y, une femme tenir la plume en ce pays ! c'est presque un phénomène.

Si on n'admire pas ma chronique, on admirera du moins mon courage. Hélas ! s'il ne me fallait que du courage ; mais il faut du talent et de l'expérience.

Du talent, je n'en ai guère, et nulle expérience. Je n'ai que ma bonne volonté et le désir de revendiquer les droits de mon sexe.

Que faire alors ? Me taire ! Mais ce serait la première fois qu'une femme resterait court.

Je commence donc à tout hasard. Je n'ai pas le moindre petit brin de nouvelles à la main, pas une idée dans la tête, pas une impression au cœur.

Racontez-nous quelques-uns de vos souvenirs, me dira-t-on. Mes souvenirs ? Je les ai tous oubliés ; j'ai la mémoire du monde la plus fugitive. J'oublie tout, même une ingratitude : sans mon miroir, j'oublierais ma figure.

Ma mémoire est aussi rétive que la plume de ce pauvre X., auteur de... qui écrit du français comme de l'anglais et de l'anglais comme du français : style hermaprodite dont le ciel me préserve !

Que n'ai-je connu plus tôt le moyen inventé par cet Anglais qui, au sortir d'un concert, en fredonnant l'air qui l'avait le plus charmé, faisait un noeud à son mouchoir. A son voisin qui lui en demandait la raison :

— Haô ! dit-il, *it is for...* me rappeler cette belle petite air.

Faute de cette ingénieuse ressource, j'ai eu recours à un moyen plus vulgaire et plus connu. J'ai écrit quelquefois mes impressions et mes souvenirs. J'ouvre mon album et j'en détache la première page.

MA PREMIÈRE ILLUSION PERDUE

J'avais alors seize ans : je m'en suis bien corrigée.

Passionnée pour la lecture, j'adorais Lamartine ; je lisais et relisais avec un charme toujours nouveau ses admirables poésies. Je dormais avec ce volume sous mon oreiller.

Qui ne connaît cette touchante gravure placée en tête du *Lac*, ce chef-d'œuvre des *Méditations* ?

Le poète est représenté assis sur un rocher au bord des eaux, le regard perdu dans l'espace, abîmé dans un océan de mélancolie. Que de fois je me suis prise à regarder ce tableau, rêveuse comme une odalisque, avec des larmes dans les yeux !

Le 16 juin 18... je partis pour un voyage à New-York, en compagnie de mon père et de ma sœur aînée. Inutile de dire si j'emportai avec moi, parmi mes plus fraîches toilettes, mon auteur favori.

Après avoir traversé le lac Champlain, admiré les bords enchanteurs de l'Hudson, nous visitâmes la grande cité américaine, ses villas, ses parcs, son superbe cimetière de Greenwood.

Nous revînmes à Montréal par les chutes de Niagara ; nous y séjournâmes trois jours, trois jours d'enchantement, d'enthousiasme et d'ivresse.

Je ne pouvais me rassasier de contempler cette merveille de la création, cette immense nappe d'eau encadrée dans un paysage ravissant, alors dans toute sa fraîcheur, avec sa robe de printemps.

Un soir, nous étions allés faire une promenade dans l'île à la Chèvre pour admirer des effets de lune sur l'écume de la chute. La nuit était d'une sérénité par-

faite, la température tiède et moite, rafraîchie par le vent de la cataracte et les vapeurs d'eau qui montaient de l'abîme. La lune, alors dans son plein, brillait de tout son éclat au fond d'un ciel d'azur et jetait des reflets d'argent sur les nuages ondoyant au-dessus du Niagara, sur la crête des vagues et sur les forêts des deux rives.

L'île à la Chèvre, plantée d'arbres couronnés de feuilles fraîches et embaumées, cultivée comme un parterre, ressemblait à un coin solitaire du jardin de l'Éden.

Jamais je n'avais éprouvé d'émotions plus saisissantes, à la fois douces et terribles. Le mugissement formidable de la chute, assourdissant et monotone, faisait trembler le sol qui semblait vouloir s'écrouler sous nos pieds ; tandis qu'au-dessus de nos têtes la nature était souriante : pas un souffle, pas le moindre zéphyr n'agitait le feuillage à travers lequel glissaient les calmes rayons de la lune.

Incapables d'exprimer les sentiments qui nous enivraient, nous cheminions en silence le long du chemin qui circule autour de l'île, lorsque soudain, au tournant d'une allée, nous aperçûmes à quelques pas devant nous un jeune homme assis sur un rocher au bord des eaux.

Immobile, la tête penchée dans la main, il semblait plongé dans une profonde rêverie. D'une taille élégante, élancée, sa mise était parfaite. Le dos tourné à nous, il n'avait aucun soupçon de notre approche.

En apercevant cette vision en un pareil lieu, à cette heure poétique, je songai involontairement à la gravure de Lamartine et à cette belle strophe placée au bas :

Aimons donc, aimons donc : de l'heure fugitive
Hâtons-nous, jouissons.
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
Il coule, et nous passons.

Pauvre jeune homme ! pensai-je, un chagrin d'amour sans doute. Qui sait ? le désespoir peut-être !... Une idée terrible traverse mon esprit... Ici, seul, à une pareille heure... Serait-il tenté de se précipiter dans l'abîme ?...

J'avais peine à contenir mon émotion, lorsque tout-à-coup le frôlement de ma robe contre un buisson le fit tressaillir. Il se retourna brusquement vers nous.

C'était un nègre !!! Je le vois encore !!!

Mon père, qui s'était aperçu de mon agitation, devina tout et partit d'un grand éclat de rire.

AMÉLIE DESCHAMPS.

1er mai 1876.

NÉCROLOGIES

La paroisse de Saint-Georges, comté de Beauce, vient de voir disparaître deux de ses paroissiens les plus remarquables. Le 25 du courant, la mort enlevait à l'affection de ses parents et de ses nombreux amis, M. le major Joseph Gilbert, à l'âge patriarcal de 85 ans. Le major était un des vétérans de la guerre de 1812, et avait reçu, l'année dernière, la récompense accordée à ces braves. Il laisse pour pleurer sur sa tombe, 8 enfants, 89 petits-enfants et 65 arrière-petits-enfants.

Le même jour, le jour de l'Ascension, en se rendant à la grande messe et en traversant la rivière Chaudière, vis-à-vis l'église, Augustin Pâquet, écrivain, marchand, tombait mort, d'une maladie de cœur, à l'âge peu avancé de 50 ans. Homme remarquable autant par la régularité de sa conduite que par ses connaissances variées, il avait su s'attirer l'estime et l'affection de tous ; aussi, à la nouvelle de ce tragique événement, ce fut comme un deuil public dans la paroisse.

M. Pâquet occupait plusieurs charges, tant judiciaires que municipales, entr'autres celles de juge de paix, commissaire de la Cour Supérieure, greffier des commissaires des petites causes, secrétaire-trésorier du conseil municipal, etc., etc.

Dans ces différentes positions, il sut, par son urbanité et malgré la délicatesse de ses fonctions, se concilier la considération de ses co-paroissiens.

La paroisse a voulu lui rendre un dernier et éclatant témoignage de sympathie, en assistant en foule à ses funérailles, qui ont eu lieu le 27 du courant, à dix heures A. M. Son corps a été inhumé dans l'église de Saint-Georges.

Les porteurs des coins du poêle étaient : F. X. Dulac, écrivain, M. P. P., pour la Beauce ; A. G. Bussières, écrivain, percepteur de douanes ; Ant. Morin, écrivain, juge de paix, et Michel Cahill, écrivain, marchand et C. C. S.

M. Pâquet laisse dans les pleurs une épouse, plusieurs enfants et un grand nombre d'amis qui n'oublieront jamais l'aménité de son caractère et ses vertus civiques, qui le rendaient si cher à tous.

(Continué.)
Saint-Georges, 27 mai 1876.